Un témoignage sur l'horreur en cours, du correspondant UJFP à Gaza

Au cœur de la bande de Gaza, cette ville longtemps prisonnière des ombres épaisses du blocus et de la guerre, la famine s'est propagée comme une bête muette. Cette fois, la faim n'est pas une simple pénurie de ressources ou une crise passagère, mais une politique calculée, un massacre silencieux qui a commencé par la fermeture des points de passage et l'interdiction d'entrée de nourriture et de médicaments. Puis, elle s'est poursuivie par la criminalisation de celui qui cherche un morceau de pain. Des enfants aux yeux creusés, des femmes maigres avançant sans force, des vieillards rampant avec une dignité écrasée – tous se tiennent dans une même file, espérant survivre, mais dont l'issue est... une balle. À Gaza aujourd'hui, les gens ne souffrent pas seulement de la faim, ils meurent affamés. Pas seulement à cause de la douleur, mais à cause des balles qui les attendent au bout de chaque ligne de ravitaillement, comme si une bouchée de pain était devenue une condamnation à mort, et que leur ventre vide était une infraction punie par la loi militaire israélienne.

Les Palestiniens de Gaza n'auraient jamais imaginé que les files d'attente pour l'aide humanitaire deviendraient des pièges mortels. Ces centres, annoncés dans le cadre d'une coordination américano-israélienne comme tentative d'atténuer la famine, sont désormais appelés par les habitants « les pièges de la mort ». Les foules se forment dès l'aube, certains passent la nuit à la belle étoile dans l'espoir d'être parmi les premiers à arriver, espérant rapporter à leurs enfants un sac de riz ou une poignée de lentilles. Mais avant même que les centres n'ouvrent leurs portes, avant que la distribution ne commence, les canons parlent. Des soldats, selon des témoignages publiés par le journal israélien Haaretz, reçoivent l'ordre de tirer directement sur des civils non armés – non pas pour les menacer ou les disperser, mais comme une stratégie annoncée : disperser les foules par le feu. Pas de gaz lacrymogène, pas d'avertissements, pas de grenades assourdissantes... seulement des balles réelles, parfois même des obus de chars. L'un des soldats déclare : « C'est un champ de mort. Seules les balles parlent là-bas. Quand nous ouvrons le feu, personne ne proteste, seuls les affamés fuient... ou s'effondrent en silence. »

Dans l'une des enquêtes les plus choquantes, des soldats et officiers de l'armée israélienne ont reconnu qu'ils tirent intentionnellement sur les

foules, même en l'absence de toute menace. L'un d'eux a déclaré : « On nous répète constamment qu'il n'y a pas de civils à Gaza, que tout ce qui bouge est un ennemi. » Ces propos, semble-t-il, ont été enracinés dans l'esprit des soldats au point que viser avec un fusil de sniper quelqu'un courant vers un sac de farine est devenu banal. Pas de honte, pas de remords, juste des ordres exécutés sans question. Les soldats n'ont pas nié les meurtres dans leurs témoignages – ils les ont décrits comme des actes « routiniers ». Certains ont même admis que l'armée interdit la diffusion de vidéos filmées près des centres d'aide, comme si la caméra représentait le danger réel, et non les exécutions.

La mort n'est pas venue uniquement de l'armée. Le journal israélien a révélé qu'une partie des victimes a été tuée par les balles d'une milice appelée "Abou Chabab", une milice palestinienne soutenue et armée par Israël. Ces groupes complètent la mission de l'armée en terrorisant les civils dans les zones non contrôlées par le Hamas. L'armée israélienne voit en ces milices un outil pour briser ce qui reste de cohésion sociale dans la bande. Un officier israélien a avoué que l'armée les encourage et les soutient, car ils « traitent les foules avec une main de fer ». Et avec chaque balle tirée, chaque enfant tué en cherchant à manger, la question reste suspendue : Qui a décidé que les affamés étaient des ennemis ? Qui a transformé une bouchée de pain en bombe à retardement ?

•
• • •